

Elfriede Jelinek : la parole et le texte

ROMAN - Un livre majeur du prix Nobel 2004 et un captivant entretien paraissent simultanément.

ENFANTS DES MORTS, de Elfriede Jelinek, traduit de l'allemand (Autriche) par Olivier Le Lay. Éditions du Seuil, 540 p., 25 euros.

L'entretien, de Elfriede Jelinek et Christine Lecerf. Éditions du Seuil, 128 p., 16 euros.

C'est un événement considérable qui marque l'ouverture de la seconde rentrée littéraire : la parution conjointe du livre sans doute le plus emblématique de la romancière autrichienne et d'un entretien qui la dévoile et l'éclaire comme jamais auparavant. Alors que les Éditions du Seuil paraissent entrées dans une période de turbulences, on aimerait penser que ce travail ne signifie pas le terme, même en forme d'apothéose, d'une aventure frappée du triple sceau de l'exigence, de l'ouverture esthétique et de la créativité.

APOGÉE DE LA PROSE ALLEMANDE

Beaucoup s'accordent à considérer *Enfants des morts* comme le chef-d'œuvre de



telle une « répétition de l'histoire qui revient et ne meurt jamais. » Voici donc un skieur de l'équipe olympique décédé dans un accident de la route,

Dans Enfants des morts, plus encore peut-être que dans les autres livres, la forme et le son semblent précéder le sens.

une jeune thésarde qui s'était suicidée et une veuve qui avait fini sa vie sous la coupe de sa propre mère. Ensemble ils reconstituent la cohorte de ceux qui, comme on meurt d'une quelconque maladie, languide ou violente, durent un jour mourir de l'Autriche. Des vivaces vapeurs méphitiques de l'« austrofascisme », ou plus anciennement des poisons lents de la double monarchie impériale et royale.

LANGUE PARLÉE ET D'ÉCRITURE

Dans son entretien avec Christine Lecerf, la romancière fournit les clefs de lecture. Elle offre une présentation minutieuse de sa mé-

APOGÉE DE LA PROSE ALLEMANDE

Beaucoup s'accordent à considérer *Enfants des morts* comme le chef-d'œuvre de Elfriede Jelinek, et même comme l'un des apogées de la prose de langue allemande au XX^e siècle. Paru chez Rowohlt en 1995, le livre a pesé

d'un poids certain dans l'attribution du prix Nobel de littérature, en 2004. L'écrivain y

atteint en effet ce qu'on pourrait désigner comme son propre classicisme, dans la mesure où la totalité des caractéristiques relevées dans l'œuvre y vient confluer, où le travail sur la langue s'y montre dans l'ensemble de ses facettes. On entre là dans un univers à la fois efflorescent et resserré, d'une densité extrême et d'une formidable complexité sonore. Les accents du kitsch viennois s'y laissent entendre, mais également une ampleur symphonique à la Mahler, ou encore les tonalités triviales, clinquantes et creuses, des musiques de séries télévisées. En un mot, les grandes sources de l'inspiration tonale de Elfriede Jelinek, telles que celle-ci les a recensées avec Christine Lecerf lors de leur rencontre à Vienne, en décembre 2004.

CITATIONS CACHÉES ET INVENTIONS VERBALES

De cette prose, dont on mésestime souvent l'enracinement fort dans les grandes traditions littéraires autrichiennes des XIX^e et XX^e siècles – par exemple la représentation des montagnes de la Styrie s'inspire du traitement du paysage alpin chez Adalbert Stifter : hostilité et violence du minéral et du vé-

gétal –, la traduction apparaît à la romancière « à peine envisageable. » Le travail sur la sonorité de la langue s'y com-

« On entre là dans un univers à la fois efflorescent et resserré, d'une densité extrême et d'une formidable complexité sonore. »

bine en effet avec des collages, des emprunts détournés, des citations cachées (« je cache toujours une phrase de Robert Walser dans chacun de mes livres »), des déplacements de mots dans le corps de la phrase, des adjectivations inattendues (« couche atone sous les pieds »), des inventions verbales (« l'énergie crachotante de la musique la pulsation et la secoue »), qui fonctionnent ainsi que de véritables greffes sémantiques. Face à la compacité du texte allemand, on pense alors à une autre vertigineuse muraille verbale semblablement productrice de sens, le *Finnegans Wake* de James Joyce. On mesure le défi. Le mérite de la traduction d'Olivier Le Lay n'en est que plus grand, tant sa version française d'*Enfants des*

morts transpose de magistrale façon la logique d'écriture de Elfriede Jelinek. Il y a là une prise de risque qui aboutit à un texte véritable, et non pas à une transcription plus ou moins ajustée. Même si l'on pressent, à certains choix, une tournure d'esprit qui tire l'hyper-réalisme revendiqué de l'écrivain du côté de la post-modernité, il faut reconnaître à ce travail, qui fera date, une qualité immense et incontestable.

Dans *Enfants des morts*, plus encore peut-être que dans les autres livres, la forme et le son semblent précéder le sens (« Je compare toujours la langue à un chien en laisse qui tire celui qui le tient »). Autour de la pension Rhododendron, au milieu d'une idyllique villégiature styrienne, dans ses combes enneigées et sur ses parois rocheuses, dans son sous-sol et dans son atmosphère, partout s'élève une grinçante cacophonie. Trois morts, figurant un petit concentré critique d'Autriche, reviennent en effet se faire entendre des vivants et torturer leur conscience. Il leur faut pour cela, ainsi que chez Bram Stoker et son *Dracula*, se nourrir de l'énergie de leurs victimes. C'est le passé qui absorbe la substance du présent,

Dans son entretien avec Christine Lecerf, la romancière fournit les clefs de lecture. Elle offre une présentation minutieuse de sa méthode, rend visibles ses sources. C'est la première fois qu'on la voit aller si loin. Jamais auparavant elle ne s'était autorisée une telle plongée dans sa vie et son œuvre. Comme si la rencontre avec une interlocutrice germaniste française, grande familière de ses textes et connaissance intime de l'Autriche, avait levé en elle l'inhibition d'un rapport contradictoire à la langue allemande : langue parlée, langue d'écriture sans aucun doute, mais aussi langue porteuse des « décombres de l'histoire » et langue du « mépris culturel à l'égard des femmes » Qu'il lui appartienne donc de détourner et retourner pour lui faire littéralement expectorer ce qu'elle prétend continuer de taire. Ce n'est certainement pas un hasard, si les clichés de la littérature de gare, les formules toutes faites de la presse populaire, les propos intemporels et béats des émissions folkloriques diffusées chaque soir en prime time, se laissent continuellement apercevoir dans cette coulée langagière. Si le travail d'écriture s'effectue dans un écart par rapport à la vie, l'écrivain en même temps « court (...) après sa langue ». L'on ne saurait mieux caractériser la tension dans laquelle l'œuvre ainsi s'engendre.

Jean-Claude Lebrun

REIDILAH/AP

Beaucoup s'accordent à considérer *Enfants des morts* comme le chef-d'œuvre de Elfriede Jelinek.

L'essentiel

Vienne. Le concert de Nouvel An invite Georges Prêtre

Le célèbre concert du Nouvel An du Philharmonique de Vienne, suivi lundi par une cinquantaine de millions de spectateurs dans 53 pays, sera dirigé l'an prochain pour la première fois par un Français, Georges Prêtre. Ancien directeur musical de l'Opéra de Paris, proche de Maria Callas, Georges Prêtre (82 ans) a été le chef invité de la plupart des grandes formations du monde et dirige régulièrement le Philharmonique de Vienne. Considéré comme le concert le plus médiatisé et le plus populaire au monde, le *Neujahrskonzert*, donné chaque premier de l'an, est consacré à la tradition viennoise, et évidemment aux valses des Strauss père et fils.

■ L'église de Shakespeare en ruine

L'église de la Sainte-Trinité, à Stratford-sur-Avon, dans laquelle William Shakespeare a été baptisé et venait prier avec sa famille, tombe en ruine et doit être rapidement restaurée. Datant du XIII^e siècle, elle abrite la dépouille mortelle de l'auteur, enterré depuis 1616 dans le chœur. Plus d'un million de livres (1,5 million d'euros) sont nécessaires à la restauration de ce monument qui attire des milliers de visiteurs.

■ Et aussi...

Décès. Le comédien et metteur en scène Georges Vitaly, qui créa le Théâtre de la Huchette, à Paris, est décédé mardi à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il avait monté les premières pièces d'Audiberti et lancé des comédiens tels que Suzanne Flon, Pierre Mondy, Jacqueline Maillan, Robert Hossein, Jean-Paul Belmondo et Jean-Pierre Marielle.